LA RELIGION CATHOLIQUE

...

BY

G. FRÉMONT

APOLOGÉTIQUE

Georges FRÉMONT

Docteur en théologie,
Chanoine de Poitiers, d'Albi, de Nice,
d'Alger et de Carthage.

La RELIGION CATHOLIQUE Peut-elle être une Science ?

Sixième édition

BLOUD & Cie

67 — SCIENCE ET RELIGION — Etudes pour le temps présent

LA RELIGION CATHOLIQUE

PEUT-ELLE ÊTRE UNE SCIENCE ?

DU MÊME AUTEUR

Les Principes ou Essai sur les destinées de l'homme. — Huit volumes in-8. Chaque volume forme un tout complet et se vend séparément. Prix : **5** fr.; *franco*.............................. **5** fr. **50**

I. — **Importance souveraine et universelle du problème des destinées de l'homme pour l'Individu, pour la Famille et la Société**........................ 1 vol.

II. — **Importance souveraine des destinées de l'homme dans l'Histoire, la Haute Littérature et la Philosophie.** 1 vol.

III. — **La certitude et ses Conditions. — Vérités que l'Homme peut connaître. — Distinction de l'âme et du corps**.. 1 vol.

IV. — **L'âme humaine : ses facultés et leur localisation. — Dieu : son existence et sa perfection infinie.** 1 vol.

V. — **La Providence et le problème du mal. — L'immortalité de l'âme. — La Révélation. — Le Miracle. — Premiers arguments : Le Monothéisme et le Messianisme Juifs**................................ 1 vol.

VI. — **La Divinité du Christ. — Ses preuves historiques. — Le double témoignage de la Synagogue et de l'Eglise.** 1 vol.

VII. — **De la Divinité de Jésus-Christ. — De l'Institution de l'Eglise par le Christ lui-même**.............. 1 vol.

VIII. — **Les Droits et les Devoirs de l'Eglise**..... 1 vol

Le Conflit entre la République et l'Eglise. *Lettres à un officier français sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.* 1 vol. grand in-16. Prix......................... **3** fr. **50**

Lettres à l'abbé Loisy *sur quelques points de l'Écriture Sainte.* 1 vol. in-16 de 168 pages. Prix. **1** fr. **50** ; *franco :* **1** fr. **75**

Que l'Orgueil de l'Esprit est le grand écueil de la Foi. *Théodore Jouffroy, La Mennais, Ernest Renan (68).* 1 vol. de la collection *Science et Religion* Prix, *franco.* **0** fr. **60**

APOLOGÉTIQUE

LA

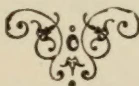
RELIGION CATHOLIQUE

Peut-elle être une Science ?

Crescentes in scientiâ Jesu.
ALLEZ TOUJOURS CROISSANT DANS LA SCIENCE DE JÉSUS.
(SAINT PAUL, *Épître aux Colossiens*, CH. Ier, v. 10.)

par Georges FRÉMONT

Docteur en théologie,
Chanoine de Poitiers, d'Albi, de Nice,
d'Alger et de Carthage.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1908

LA RELIGION CATHOLIQUE
PEUT-ELLE ÊTRE UNE SCIENCE ?

PREMIÈRE PARTIE

De la réponse *affirmative* ou *négative* que l'on fera, désormais, à cette question capitale, dépend l'avenir heureux ou malheureux, glorieux ou néfaste, de l'Eglise catholique.

La chose est, d'ailleurs, d'explication facile.

La poussée unanime et irrésistible du monde moderne tend à la science, c'est-à-dire à la notion motivée, claire, évidente, certaine, directement ou indirectement expérimentale et démontrée de toutes les connaissance de l'esprit humain. Il s'en faut bien, d'ailleurs, que la science soit ou puisse être accessible à tous.

Mais tous veulent savoir *pourquoi* ils doivent adhérer ou n'adhérer pas à telle doctrine, plutôt qu'à telle autre.

Châteaubriand, — l'immortel auteur du *Génie du Christianisme* — le disait en 1828 :

« Aurait-on bien fait de suivre le chemin que j'avais tracé pour rendre à la Religion sa salutaire influence ? — Je le crois. — En entrant dans l'esprit de nos ins-

titutions, *en se pénétrant de la connaissance du siècle, en tempérant les vertus de la foi par celles de la charité* on serait arrivé sûrement au but.

« Nous vivons dans un temps où il faut beaucoup d'indulgence et de miséricorde. Une jeunesse généreuse est prête à se jeter dans les bras de quiconque lui prêchera les nobles sentiments, qui s'allient si bien aux sublimes préceptes de l'Evangile ; *mais elle fuit la soumission servile et dans son ardeur de s'instruire elle a un goût pour la raison, tout à fait au-dessus de son âge* (1). »

C'est à la jeunesse française, c'est à la pléiade déjà splendidement rayonnante des élèves que nous avons nous-même contribué à former, qu'il nous plaît d'adresser justement ces pages.

Tous nos jeunes catholiques, écrivains et auteurs, qui se sont récemment et magnifiquement signalés aux congrès de Besançon, de Reims, de Lyon, de Paris, trouveront ici, relativement au sujet fondamental qui sera, dans quelques mois, la grande préoccupation du xxᵉ siècle, des notions lumineuses et puisées aux meilleures sources.

Nous espérons les convaincre (car plusieurs d'entre eux ne le sont pas encore), que la religion, *en général*, et la religion catholique *en particulier*, méritent rigoureusement le titre de *scientifiques*, toutes les fois qu'on appuie leur enseignement sur ses bases authentiques et certaines.

(1) *Génie du Christianisme*, préface de 1828.

I

Nous voici au déclin final du XIXe siècle : encore quelques mois et ce siècle, tour à tour et si vivement agité par le bruit des armes, de la politique, de la littérature et de l'industrie, aura vécu. Reportons-nous brusquement en arrière et voyons, d'un rapide regard, ce qu'était, en 1799, l'Eglise catholique.

Pie VI venait de mourir, exilé, dans notre petite ville française de Valence où, paraissant devant le peuple, avec la double et sublime majesté du malheur et de la vieillesse, il dit si noblement, en croisant ses mains sur sa poitrine : « *Ecce homo !* » — Les cardinaux, dispersés, d'abord, puis réunis après mille difficultés dans Venise, sous le drapeau de l'Autriche, n'avaient pas encore élu Pie VII. Napoléon-Bonaparte n'avait pas encore fait le grand coup du 18 Brumaire et ne songeait pas au Concordat. Nos cathédrales étaient, pour la plupart, livrées au clergé schismatique. Plus de trente mille prêtres français mendiaient saintement leur pain à l'étranger. Rarement, parmi nous, l'Eglise n'avait vu d'aussi près, semble-t-il, sa ruine définitive, car ce qui rendait sa situation plus compromise, c'est que la guerre qu'on lui avait tyranniquement déclarée n'était pas seulement une guerre d'intérêt, de jalousie, de haine politique, c'était une guerre de doctrine et dont la négation de la Révélation Judéo-Chrétienne constituait le formidable ressort. Il s'agissait de choisir entre la *Révolution* que l'on faisait synonyme de science et de lumière et la *Révélation* que l'on faisait synonyme d'er-

reur et d'obscurantisme. Vous reconnaissez, lecteur, le langage du temps.

Or, si Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, d'Alembert, Condorcet, Helvétius et tous les écrivains de l'Encyclopédie, qui avaient mené pendant un demi-siècle cette guerre acharnée, sortaient maintenant de la tombe, et que des hauteurs de 1899 ils jetassent un regard sur l'horizon de l'Histoire universelle, que diraient-ils de cette étonnante résurrection de l'idée religieuse, en général, et de la religion catholique, en particulier?

Ils dédaignaient la religion, toutes les religions, comme destinées prochainement à périr. Volney n'écrivait-il pas ses « Ruines » et Dupuis son explication grotesque de tous les cultes par l'adoration du Zodiaque? Or, les religions ont si peu péri que toutes celles qui existaient, en ce temps-là, existent toujours et qu'il a fallu fonder, dans toutes les Universités, dignes de ce nom, *une chaire des Religions comparées :* — tant l'idée religieuse, avec ses manifestations diverses est apparue comme un fait immense et indestructible de l'histoire du genre humain!

Ils proclamaient que le Catholicisme, ébranché par Luther, allait voir son vieux tronc romain joncher lui-même le sol. Et nous assistons, au contraire, en tout ordre et d'un bout à l'autre du monde, à l'une des efflorescences les plus considérables de la religion catholique. N'est-ce pas le catholicisme qui a terminé, sur les bords du Rhin, la Cathédrale de Cologne, comme il a construit la Cathédrale de Marseille, N.-D. de Fourvière, à Lyon et la Basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre? Ajoutez-y, depuis 1799,

des milliers de temples ou restaurés ou bâtis. N'est-ce pas le catholicisme qui a conquis, sur nos frères séparés les protestants d'Angleterre, ces admirables génies qui s'appellent Newman, Manning, Faber, qui, tous trois, semblent s'être partagés l'immense domaine de la théologie dogmatique, mystique et sociale ? N'est-ce pas le catholisme qui, dans la personne du savant jésuite le R. P. Secchi, obtint le grand prix de mécanique, en 1867, et qui dans la personne de Pasteur, dont le cercueil a reposé, pendant trois mois, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, a fait les découvertes biologiques les plus extraordinaires et porté au matérialisme le coup le plus décisif par l'écrasement de la théorie des générations spontanées ? N'est-ce pas le catholicisme qui, depuis un siècle, a soufflé sur le monde les plus émouvantes inspirations, par la bouche des Lacordaire, des Montalembert et des Dupanloup (je ne parle que pour la France), car si mon oreille s'ouvrait du côté de l'étranger, pourrais-je ne pas entendre les O'Connel et les Ventura, les Balmès, les Donoso Cortès et les Winthorst ? N'est-ce pas le catholicisme qui, aux Etats-Unis, inspira ou inspire la grande âme des Chéverus, des Gibbons, des Ireland... — « J'en passe et des meilleurs ! »

N'est-ce pas, enfin, le catholicisme qui, dans la personne auguste de son Chef Léon XIII, vient, de nouveau, de consacrer la légitimité du fait démocratique et de nous imposer, à nous catholiques français, la sublime tâche de christianiser la République ? N'est-ce pas Léon XIII qui vient de jeter un généreux appel aux chrétientés dissidentes du Protestantisme et de

l'Eglise grecque et même au genre humain tout entier, dans sa sublime consécration de tous les peuples au Sacré-Cœur ? N'est-ce pas le catholicisme qui, dans la personne de son pontife Souverain, laisse ainsi briller, au fond de l'horizon, les radieuses espérances de cette future union de tous les chrétiens, prophétisée par Jésus, quand il disait : « *Il n'y aura plus alors qu'un seul troupeau, sous la houlette d'un seul Pasteur ?* »

Il me semble donc, qu'en vérité, s'ils sortaient du Panthéon où ils dorment, Voltaire et Rousseau éprouveraient quelque surprise. Ils constateraient, comme je le fais moi-même, que ni la Religion, en général, ni le Catholicisme, en particulier, ne peuvent être rangés, comme eux, parmi les morts !

Et cependant, nous aurions tort, nous surtout, catholiques, de nous imaginer que les dangers qui menacent notre Foi ont disparu. On pourrait dire plutôt, en dépit de l'efflorescence incontestable que je viens de décrire, qu'ils ont grandi. Une idée puissante, inexorable, souveraine, s'est développée depuis Voltaire et J.-Jacques Rousseau, depuis Helvétius et d'Holbach, depuis Diderot et Condorcet : cette idée est celle de la *Science*.

On ne veut plus accepter que la *Science*, on ne veut plus croire qu'en elle, on ne veut plus régir et organiser les peuples que par son moyen : et l'on a mille fois raison. Car la science, c'est la constatation et la démonstration de ce qui est, *scientia est de ente*, dit saint Thomas d'Aquin, et tout ce qui n'est pas et tout ce qui ne peut pas être, parce que contradictoire dans les termes, n'a aucune raison de s'imposer à l'adhésion de l'esprit humain.

Or, on prétend que la religion, en général, et le christianisme en particulier, ne sont pas scientifiques, ne sont pas vrais ; de là, notamment, l'ostracisme dont on les décrète et dont on les frappe, en France, dans les lois sur l'instruction publique.

Je viens donc logiquement et devant vous, lecteur, me poser deux questions préalables :

1° *A quelles conditions, une religion, en général, peut-elle être scientifique ?*

2° *Le catholicisme remplit-il ou, tout au moins, affirme-t-il qu'il peut remplir les conditions requises pour que sa doctrine soit une science ?*

II

Si c'est une nécessité, pour nous tous, croyants, de nous poser aujourd'hui cette question décisive : *Une religion, en général, peut-elle être scientifique ?* c'est que l'esprit humain, à l'heure actuelle, se heurte à cette réponse catégorique : Non !

La religion est œuvre de sentiment. Elle résulte de l'impression purement subjective et personnelle de chacun de nous, en présence de la Nature et de son mystère immense, en présence du berceau de nos enfants et surtout en présence de la tombe où la mort, tôt ou tard, couche implacablement les êtres qui nous sont le plus chers, jusqu'à ce qu'elle nous y précipite nous-mêmes, sans pitié ! Chacun de nous se forme sur la Nature, sur la vie, sur la conscience, sur les ténèbres de *l'au-de là*, un ensemble de senti-

ments plus ou moins déterminés, plus ou moins lumineux. Les esprits les plus solides ou les plus littéraires propagent les formules les plus heureuses de ce grand problème de nos destinées et tout est dit. Vouloir chercher, en pareil domaine, une base inébranlable, comme sont les bases scientifiques de la physique, de la chimie, de l'astronomie, et de la biologie, etc., c'est vraiment peine perdue. La religion relève du sentiment. Elle ne relève pas de la science. — C'est ce que prétend la Libre-Pensée.

Cette double proposition est aujourd'hui si répandue et même si triomphante qu'on la retrouve dans de nombreux travaux religieux, émanés de la plume de certains penseurs catholiques. Ce n'est pas seulement M. Brunetière qui disait, il y a quelques années, aux cinq ou six cent mille lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes:* « On ne démontre pas l'existence de Dieu ni la Divinité du Christ; on y croit ou l'on n'y croit pas », comme si l'acte de croire sans preuves était un acte rationnel; ce sont des chrétiens sincères et même des prêtres cultivés qui prétendent que la religion est pure affaire de sentiment et que d'y vouloir introduire l'élément rigoureux de la science, c'est tenter l'impossible.

M. Brunetière a changé d'avis, depuis lors, et maintenant, au contraire, il affirme « *la nécessité de croire, le besoin de croire*, il ajoute même que croire est « essentiel » à la raison humaine et nous aurons à nous expliquer, sur ce mot qui est faux, si on l'entend d'une façon exclusive et absolue. Mais je crains que M. Brunetière, et en tout cas je suis certain qu'un trop grand nombre de penseurs laïques ou même ec-

clésiastiques s'imaginent — et très sincèrement — qu'on ne démontre pas la religion et que, par conséquent, la religion ne peut pas être une science.

Ceci est *un fait* que je constate.

En face de *ce fait*, qui est très grave, se dresse un *principe* d'autant plus redoutable et puissant qu'il émane des profondeurs de l'intelligence humaine, dont il constitue, pour ainsi dire, l'inaliénable propriété.

Ce principe, c'est que l'esprit humain se doit à lui-même, à sa nature, à sa dignité, à son but, de n'accepter que ce qui est vrai. La vérité seule a des droits à notre adhésion. L'erreur n'en a point : car la vérité, c'est ce qui est, tandis que l'erreur, c'est ce qui n'est pas. Il faut donc qu'une religion soit vraie, pour qu'elle puisse légitimement s'imposer à notre intelligence, diriger notre volonté, pénétrer notre vie et inspirer tous nos actes, car si elle était fausse, en tout ou en partie, elle cesserait d'avoir des droits sur nous, dans la proportion même où elle serait mêlée d'erreurs.

Je ne connais pas de sophisme plus redoutable que celui qui consisterait à prétendre que l'homme peut et doit adhérer à une idée, sans en avoir pesé, d'abord, *ou par lui-même ou par autrui*, la valeur. L'homme, de l'aveu unanime des matérialistes eux-mêmes, est un être intelligent. Or, l'essence d'un être intelligent est de comprendre, de même que l'essence d'un être inintelligent est de ne comprendre pas. Mais comprendre suppose qu'on voit clairement, des yeux de l'esprit, la *réalité* que l'on constate et les causes ou prochaines ou éloignées qui ont donné nais-

sance et qui expliquent l'existence de cette *réalité*. Ne me parlez pas d'adhérer, par la raison, à quelque chose dont l'existence ne m'apparaît pas comme *réelle*, soit dans l'ordre des *idées abstraites*, soit dans l'ordre des *faits concrets*, car vous ne savez pas vous même, en pareil cas, ce que vous dites. Adhérer aveuglément à l'*obscur* et à l'*incompréhensible* est le renversement total de l'intelligence. L'intelligence et l'évidence doivent être, dans le domaine de la pensée, aussi indissolublement unies que l'œil et la lumière, dans le domaine des choses physiques.

Ce qui égare, sur ce point capital de nos connaissances, quelques esprits, d'ailleurs excellents, c'est qu'ils confondent les *difficultés* ou même les *impossibilités* de comprendre avec l'acte de comprendre. Ils ne voient pas que même, lorsque nous ne comprenons point, nous faisons un acte rationnel en déclarant, avec candeur, que nous ne pouvons comprendre. Ils ne voient pas que cette expression : « *Je ne comprends pas* ou *je n'ai pas compris* », est un acte d'intelligence, par lequel l'homme reconnaît que les motifs lumineux qui lui permettraient d'adhérer à telle ou telle doctrine lui font actuellement défaut.

Ils ne voient pas que reconnaître ou les limites de la raison humaine ou les obstacles qui arrêtent son élan vers la vérité est, de la part de l'homme, un acte d'intelligence. De même, ils ne voient pas que quand nous avouons que nous ne connaissons ou que nous ne pouvons connaitre nous faisons un acte de raison, un acte motivé, un acte lumineux parce qu'il a pour cause l'*évidence* de notre impuissance intellectuelle.

Mais poser, en principe, comme ils le font, que la

raison humaine peut adhérer à l'*obscur*, en tant qu'obscur, est une manifeste absurdité. La raison humaine est essentiellement incapable d'adhérer à l'obscur en tant qu'obscur, il lui faut un motif de crédibilité, il lui faut un motif lumineux d'adhésion, de même qu'il faut à l'œil, au sein de la nuit, quelque attouchement et quelque sensation d'un rayon, si faible qu'il soit, *pour constater les ténèbres.*

En tout cas, vînt-on jusqu'à cet excès de dire qu'un aveugle constate mieux les ténèbres qu'aucun clairvoyant je répondrais : l'aveugle est un infirme et son infirmité ne saurait prévaloir contre ceux qui jouissent de la vue. Les lois de la sensation physique de la lumière n'ont pas été définies par les aveugles mais par ceux qui voient. Peut-être existe-t-il, dans l'ordre intellectuel, des aveugles, c'est-à-dire des intelligences dont l'*œil est crevé.* A ces intelligences malheureuses nous opposerons bientôt des motifs rationnels qui les *forceront*, jusque dans leur nuit; mais qu'il nous suffise, en attendant, de leur rappeler que, lorsqu'elles doutent ou qu'elles voient, elles sont obligées de reconnaître que leurs doutes ou leurs négations reposent sur des motifs évidents, sous peine d'être convaincues de douter ou de nier sans savoir ce qu'elles font : ce qui, on en conviendra, n'est pas très sensé.

Concluons donc, lecteur, que l'intelligence humaine est faite pour la lumière et que lorsqu'elle s'écrie : « la lumière me manque », elle doit savoir pourquoi, sous peine de confesser sa propre folie.

Or, la Religion, en général, peut elle invoquer la lumière ? Nous allons entendre sa réponse. Mais en

tout cas, proclamons-le sans l'ombre d'une hésitation : si la Religion ne peut lumineusement établir la *réalité* de ce qu'elle enseigne et la *légitimité* de ce qu'elle fait ; si la Religion n'a pas l'*évidence* pour point de départ, elle est radicalement incapable d'entrer en communication avec l'esprit humain. Car l'esprit humain veut comprendre ; l'esprit humain veut voir ; et là où il ne comprend ni ne voit, il ne peut adhérer, quoiqu'il fasse.

Qu'est-ce donc qu'une religion ?

III

Une religion se compose de trois grands éléments qui sont le dogme, la morale et la liturgie, et c'est par là qu'elle s'adresse à nos trois facultés majeures : l'intelligence ou la raison, la volonté ou libre-arbitre, la sensibilité (dans laquelle nous impliquons l'imagination et la mémoire) et que l'on peut définir la faculté d'éprouver des émotions, au contact des choses matérielles ou sous l'action des idées.

Tout système religieux ressemble à un arbalétrier qui lance victorieusement contre l'homme trois grandes flèches. La première vise l'homme dans son esprit, *par le dogme*, qui lui apprend sur le Premier Principe des choses, et sur les rapports de l'homme avec lui des notions fondamentales et dont l'influence s'étend au système religieux tout entier. La seconde vise l'homme dans sa volonté, *par la morale* qui lui enseigne les devoirs qu'il doit remplir. La

troisième le frappe dans sa sensibilité par des cérémonies, des rites, des fêtes liturgiques destinées à ébranler tout son être, à le rendre tout retentissant du *divin*, par la répercussion de ses émotions physiques sur son esprit et sur son cœur. Etudiez le Bouddhisme, le Mahométisme ou le Christianisme qui sont encore aujourd'hui les trois grandes religions qui se partagent l'adhésion du genre humain, sur la terre, et vous découvrirez dans leur carquois, ces trois flèches : dogme, morale, liturgie.

Or, veuillez bien le remarquer : ces systèmes religieux que je considère à dessein, bien que momentanément, *en bloc*, n'ont de titres légitimes à l'adhésion de notre raison et à l'empire qu'ils prétendent exercer sur notre vie qu'autant qu'ils sont vrais. Mais, pour que nous sachions qu'ils sont vrais, il faut qu'ils se montrent tels, en fournissant des preuves sur le triple élément dogmatique, moral et liturgique qui constitue leur essence : ce qui revient à dire qu'ils doivent être scientifiques et se conduire en conséquence, à l'égard de l'homme qui les interroge.

Ici, je dois examiner ce qu'il faut entendre par ce mot *scientifique* et j'y vais profondément insister puisqu'entre le Naturalisme moderne et le Surnaturalisme chrétien l'antagonisme déclaré tient à cela. On nous crie : la science seule a des droits sur l'esprit humain ; or, le surnaturel n'est pas scientifique, donc l'esprit humain ne peut virilement l'admettre : « entre le christianisme et la science, dit Renan, le duel est à mort ; l'un des deux adversaires doit rester sur le champ de bataille. »

Toute la question, ici donc, est d'avoir une notion lumineuse et incontestable de la vraie nature de la science et de considérer ensuite si les conditions indispensablement requises pour qu'il y ait science rigoureuse sont réalisées, dans tel ou tel système de religion qu'on examine. Vous voyez, maintenant, lecteur, l'importance capitale et transcendante de cette question préalable : *à quelles conditions une religion peut-elle être scientifique?* Autrement dit : quels sont les caractères essentiels d'une science, car si nous ne connaissions pas quels sont les caractères essentiels d'une science déterminée, nous ne pourrions pas ensuite demander si telle ou telle religion est une science.

Or, afin que cette notion des caractères essentiels d'une science déterminée ne puisse nous échapper d'aucune façon, nous analyserons une science qui, de l'aveu unanime, est aujourd'hui fondée et dont les résultats merveilleux frappent tous les regards : je veux parler de la physique.

Ouvrez un livre de science physique, vous y trouverez:

1° Un ensemble de phénomènes, dûment constatés et décrits, et qui tous sont d'extérieures manifestations des diverses substances matérielles, sans modification moléculaire de ces substances. La chimie seule — et non pas la physique — s'occupe des phénomènes qui changent la constitution moléculaire des corps.

2° Une distribution de ces phénomènes, en groupes semblables, c'est-à-dire la classification de tous les phénomènes auxquels donnent lieu l'air, l'eau, la vapeur, l'électricité, la lumière, etc., etc.

3° Une certaine explication de ces phénomènes, par un ensemble de conditions fixes qu'on appelle *leurs lois*, conditions qui, une fois posées ramènent toujours des phénomènes identiques.

4° Les applications ou conséquences pratiques de ces phénomènes et de leurs lois, d'où résultent les progrès de l'industrie.

Ainsi donc, la science physique se compose de quatre choses distinctes :

1° Les phénomènes ou faits, comme la chute des corps, l'étincelle électrique, l'incidence des rayons lumineux sur un miroir, etc. ;

2° La distribution de ces faits autour des forces mystérieuses mais expérimentales qui les produisent : eau, air, vapeur, lumière, électricité ;

3° La loi de ces faits ou leurs causes prochaines explicatives ;

4° Leurs conséquences ou applications.

Et ces quatre choses se retrouvent, sous des formes diverses, dans toutes les sciences appelées expérimentales : chimie, géométrie, biologie, médecine, astronomie, anthropologie, etc. Si bien qu'une science peut se définir : *un ensemble de connaissances raisonnées et strictement enchaînées entre elles, qui se déduisent logiquement les unes des autres et qui reposent en dernière analyse sur des faits certains et des principes évidents.*

D'où cette première conclusion tout immédiate : que, s'il existe un système religieux qui puisse montrer que son dogme, sa morale, sa liturgie, reposent sur des *faits certains* et sur des *principes évidents* et constituent un ensemble de connaissances logique-

ment déduites les unes des autres, ce système religieux remplira toutes les conditions d'une science.

Mais, remarquez-le bien, lecteur, et ne l'oubliez plus : les premiers éléments d'une science, ses indispensables matériaux, ses pierres nécessaires de construction, si j'ose m'exprimer de la sorte, ce sont des *faits* bien et dûment constatés. Après les faits vient la recherche des causes. Mais avant tout : des faits ! des faits ! des faits certains ! Voilà ce que toute science réclame.

Les faits, assurément, ne suffisent pas à eux seuls pour constituer une science. Une science suppose un enchaînement de faits qui soient de même nature et un ensemble d'interprétations logiques qui servent de formules à leurs lois. Mais les éléments premiers, indispensables, fondamentaux, de toute science, quelle qu'elle puisse être, ce sont *des faits* rigoureusement constatés et lumineusement déterminés.

IV

Or, veuillez retenir cette observation capitale, mon cher lecteur :

Tout l'ensemble des *faits* ou *phénomènes* dont l'univers est le vaste théâtre se partage en deux groupes.

1° Le groupe des *faits* que l'homme peut reproduire à son gré, parce qu'il en connaît les conditions permanentes et déterminantes ;

2° Le groupe des *faits* que l'homme ne peut reproduire à son gré, mais dont il peut connaître l'existence par le témoignage d'autrui.

Je dis qu'il y a, d'abord, le groupe des *faits* que l'homme peut reproduire à son gré : ce sont ceux de la physique, de la chimie, et en général de toutes les sciences dites naturelles, exactes et mathématiques. Si je n'ai pas compris la démonstration de tel ou tel théorème de géométrie, le professeur qui me guide peut recommencer devant moi le tracé de ses lignes et la suite de ses raisonnements, autant de fois que je l'exigerai pour en avoir pleinement l'intelligence. De même pour tous les faits de la physique et de la chimie expérimentales : à l'aide des corps qui sont dans la nature et des instruments que l'homme a construits pour s'en emparer dans telle ou telle proportion, on reproduit dans les écoles toutes les expériences des Lavoisier et des Bertholet, des Archimède et des Pasteur.

Ce sont là des faits que l'homme peut reconstituer à son gré, parce qu'il a fini par en découvrir patiemment le déterminisme. Et ce premier groupe de faits entraîne des conséquences particulièrement remarquables, qu'il ne faut pas négliger d'indiquer en passant :

1° Ces faits, une fois déterminés et classés par les sciences expérimentales auxquelles ils appartiennent, se reproduisent partout et toujours de la même façon et d'un bout du monde à l'autre ;

2° La certitude que nous en pouvons toujours avoir, quand nous voulons, est directe, immédiate et personnelle, puisque nous sommes absolument libres, dans les cabinets de physique et de chimie, de les reproduire ou faire reproduire sous nos yeux.

Mais à côté de ce premier groupe de faits qui a

pour caractéristique, je le répète, de ne renfermer que des phénomènes qu'il nous est loisible d'expérimenter nous-mêmes, parce que nous en pouvons reproduire les conditions déterminantes, il est un second groupe, plus considérable encore, de *faits* que nous ne pouvons reconstituer à notre gré ni quand nous le voulons, mais que nous pouvons, cependant, connaître par voie de témoignage : ce sont tous les faits historiques et, en général, tous les faits psychologiques.

Ouvrez les annales du genre humain et essayez de douter de l'existence de Jules César, de Théodose, de Charlemagne, de Léon X, de Louis XIV, vous n'y parviendrez jamais. Et cependant ce groupe de faits ne vous est ni ne peut vous être connu, désormais, d'une façon directe, comme les phénomènes de physique et de chimie. Il n'y a que le témoignage, dont nous aurons à établir les conditions d'authenticité, de véracité, d'intégrité, qui puisse vous les apprendre. Le nierez-vous? Non, vous ne le pouvez. Il faudrait, pour cela, nier l'Histoire tout entière ; ce qu'aucun insensé n'a encore osé jusqu'ici.

Nous touchons, en ce moment, à l'un des points aigüs de la plaie de l'esprit humain, depuis le triomphe exagéré des théories d'Auguste Comte. Nos contemporains se sont habitués à ne considérer, comme scientifiques, que les seuls faits qui leur sont directement et personnellement expérimentaux et dont ils peuvent, à leur gré, renouveler la constatation immédiate, en en reconstruisant le déterminisme.

Or, s'il était vrai que l'homme ne pût être absolument

certain que de ce qu'il constate lui-même, il faudrait du même coup et sans plus d'examen rayer des cadres de la science l'Histoire tout entière et avec l'Histoire toutes les religions qui se présentent à nous comme révélées, et notamment le christianisme.

Le christianisme, en effet, invoque pour obtenir l'adhésion éclairée de l'esprit humain tout un enchaînement d'événements historiques dont l'Ancien et le Nouveau Testament conservent le récit. Dès lors, soutenir que les faits historiques ne peuvent être scientifiques, précisément parce qu'ils ne sont pas renouvelables à notre gré et que nous ne les pouvons connaître que par témoignage, c'est soutenir que les motifs de crédibilité du christianisme sont indémontrables. Or, si les motifs de crédibilité du christianisme sont indémontrables, ils sont sans valeur et, s'ils sont sans valeur, nous tous, catholiques qui nous basons sur eux pour croire au Christ, d'abord attendu et prophétisé, puis vraiment né à Bethléem et mort sur le Calvaire, nous sommes de purs fanatiques et de purs crédules c'est-à-dire, selon le mot de saint Paul, « les plus misérables des hommes, *miserabiliores sumus omnibus hominibus*, car nous sommes de faux témoins de Dieu, *invenimur autem et falsi testes Dei* (1). »

Mais prétendre que l'Histoire n'a jamais rien enregistré d'exact et que les faits, qui ne nous sont connus que par témoignage, ne sont ni démontrables, ni démontrés, ni par conséquent certains et scientifiques, c'est se jeter à corps perdu dans un

(1) 1re Épitre aux Corinthiens, Ch. xv. v. 15 et 19.

abîme d'absurdités. Il faudrait être visiblement fou, pour enseigner que Démosthènes n'a pas vécu en Grèce, à l'époque de Philippe, roi de Macédoine, ou que Mirabeau n'a pas vécu et n'est pas mort, en France, à l'époque de Louis XVI.

Or, ce que je dis de l'existence indéniable de Démosthènes et de Mirabeau, dont il m'est cependant impossible de constater directement la réalité, je le dis avec la même certitude de centaines de millions de faits semblables.

V

Mais l'histoire ne nous apprend pas seulement, avec certitude, que tel personnage a vécu ; elle nous apprend aussi quel fut le rôle de ce personnage, sa doctrine, les causes de sa mort.

Prenez, pour exemple, Socrate. Quel est celui de nos contemporains libres-penseurs, qui oserait affirmer sérieusement que Socrate n'a pas *existé*, qu'il ne fut point un *philosophe* spiritualiste et qu'il n'a pas bu la *cigüe* pour avoir défendu, devant l'Aréopage égaré, le monothéisme dont il fut le sublime représentant, chez les Grecs, c'est-à-dire le martyr ? Non ; pas un savant n'osera s'inscrire en faux contre ce triple et inébranlable témoignage de l'histoire : *Socrate a vécu, Socrate enseigna l'unité de Dieu et son infinie perfection, Socrate a péri pour avoir soutenu, jusqu'au bout, cette rationnelle et sublime doctrine.*

Eh bien ! « les événements de la vie de Socrate, comme l'a dit Jean-Jacques Rousseau, dans son

Emile, sont moins attestés que ceux de Jésus. »

En tout cas, ils sont antérieurs, de quatre siècles. Or, peut-on nier l'existence historique de Jésus de Nazareth? Peut-on nier qu'il ait affirmé sa filiation divine, dans un sens exclusif et tout personnel?

Comment nierait-on ces deux points, puisque la synagogue (cette terrible synagogue qui fait aujourd'hui trembler tant de catholiques inquiets, mais dont je ne parlerai jamais qu'avec une impartialité souveraine, attendu que saint Paul a prophétisé la conversion des juifs, pour la fin des temps, et que la synagogue est, au tribunal de l'histoire, le grand et permanent témoin de l'affirmation publique que fit Jésus de sa divinité) — oui, je le demande : Comment nierait-on que Jésus ait affirmé jusqu'au bout sa divinité, puisque la synagogue nous assure qu'elle ne l'a tué que pour ce motif : « *Tu homo quum scis, facis te ipsum Deum* (1). »

Il faut renoncer à contester ce fait authentique. Or, c'est sur ce *fait* fondamental que toute la doctrine catholique est appuyée. Vous voyez donc, lecteur, que l'histoire est un terrain solide pour construire scientifiquement.

Sans doute, je ne viens de fournir ici que de rapides indications. Mais elles suffisent pour arrêter, devant l'évidence même, ceux qui prétendent qu'il n'y a de *certain* et de *scientifique* que ce que nous pouvons expérimenter directement (2).

(1) Saint Jean, ch. x. 33.

(2) Voir, pour plus de développements sur ce grave sujet, notre ouvrage : *La divinité du Christ et la Libre-*

Et ce que j'ai dit de la valeur scientifique de l'Histoire, je le dis également de la Psychologie.

La Psychologie est la science philosophique qui traite des phénomènes dont la conscience est le théâtre et dont le sens intime est l'organe. Ils sont nombreux, de notre temps, les penseurs qui affirment que la Psychologie est trop mobile, trop ondoyante, trop fugace, pour être scientifique. Et cependant, là encore le scepticisme tombe mal et n'est pas de mise.

A la vérité, chacun de nous est le seul qui sache ce qui se passe en lui de joyeux ou de douloureux, de clair ou d'obscur, de désirs violents ou de pensées indifférentes. Les hommes qui nous entourent ne le savent pas ou n'en peuvent avoir que des indices problématiques. Il n'y a que nous qui puissions révéler notre être intime, soit par des signes, soit par la parole, qui est de tous les signes le plus lumineux et le plus complet.

Or, parce que les phénomènes psychologiques qui se passent en nous sont strictement personnels sous la forme déterminée et individuelle où nous les éprouvons, dirons-nous qu'il n'y a pas de science psychologique et que, depuis Aristote et Platon jusqu'à Descartes et Malebranche, tous les penseurs qui se sont appliqués à l'étude de l'âme humaine ont perdu leur temps ?

On le disait, en effet, à l'époque où Théodore Jouffroy écrivait sa célèbre Préface pour la traduction des œuvres de Thomas Reid. Mais Jouffroy, malgré

Pensée, 2 volumes chez Berche et Tralin, rue de Rennes, 69, Paris.

son scepticisme en matière religieuse — scepticisme maladif et dont il a tant souffert, — n'en démontra pas moins que la Psychologie repose sur des *faits certains*, lesquels procèdent de *facultés certaines*. Il démontra que l'erreur d'un grand nombre de philosophes et de savants consiste à ne vouloir s'en rapporter qu'au témoignage de nos sens extérieurs qui, en effet, jouent un rôle considérable dans l'acquisition de nos connaissances expérimentales. Et pour cela, il fit voir qu'il existe, au dedans de nous, un sens intime ou conscience qui nous permet de constater dans le domaine intérieur de notre être un ensemble de phénomènes et de forces, d'effets et de causes, dont l'existence, quand on y réfléchit, est tout aussi certaine, tout aussi incontestable, tout aussi inébranlable que celle des phénomènes du dehors. Essayez donc de douter sérieusement qu'il y ait en vous une faculté de discerner que vous appelez *l'intelligence*, une faculté de retenir que vous appelez *la mémoire*, une faculté d'être ému que vous appelez *la sensibilité*, une faculté de choisir et de vouloir que vous appelez *le libre-arbitre* ; essayez donc de douter sérieusement qu'il y ait en vous quelques-unes de ces inclinations ou habitudes bonnes ou mauvaises que les grands psychologues, depuis Socrate jusqu'à Pascal, ont classées sous le double titre de vices et de vertus ; essayez donc de douter de l'orgueil et de l'humilité, de la joie et de la douleur, de l'austérité et de la licence, du courage et de la lâcheté, de la générosité et de l'avarice : jamais vous n'y pourrez parvenir.

Et cependant, ce second groupe de réalités cer-

taines ne se présente pas à nous, sous des formes aussi mathématiques et aussi rigoureusement déterminées que le premier groupe. Nous ne pouvons pas, comme pour celui-ci, reproduire à notre gré l'ensemble des phénomènes qui le constituent. L'intelligence, la mémoire, l'imagination, le libre-arbitre, diffèrent de degré, selon les hommes, et nous mêmes nous ne pouvons reproduire nos états d'âme passés pour les étudier, de nouveau, avec plus d'exactitude, comme nous reproduisons une pile électrique pour la soumettre à de nouvelles analyses. Direz-vous, pour cela, qu'il n'y a pas de certitude en histoire, en psychologie, en métaphysique ?

Oui, je l'avoue, il est des penseurs qui le prétendent, mais *les faits* sont contre eux et comme *les faits* sont les éléments fondamentaux de la science, nous devons respectueusement dire et prouver à ces penseurs qu'ils se trompent. Je n'ai vu ni ne verrai jamais Charles-Quint, et cependant, quoique j'essaie, je ne puis douter de son existence : l'Histoire hurlerait contre moi. Je ne sais pas ce qui se passe en vous, mais dès que vous parlez vous me révélez quelque chose de vous-même qui me permet d'apprécier votre intelligence, votre caractère, votre cœur : ceci est certain et, cependant, ceci appartient à la psychologie. Enfin, je vous exterminerai plutôt que de vous faire avouer qu'une même chose peut *n'être pas* et *être*, en même temps et sous le même rapport. Vous me répondrez toujours que cela est impossible : que le principe de contradiction, dont c'est ici la formule, est une partie intégrante de la raison humaine. Or, ce principe appartient à la mé-

taphysique : il y a donc de la certitude en *métaphysique*, en *psychologie* et en *Histoire*, comme il y a de la certitude dans les sciences mathématiques et expérimentales.

Je ne crains pas de le dire et redire, après de longues et sérieuses années d'études, là se dresse le point culminant de la discussion entre les théologiens catholiques et les libres-penseurs. Ceux-ci, en effet, nous opposent aujourd'hui deux arguments qu'ils déclarent invincibles : le premier emprunté au Kantisme consiste à prétendre que l'homme est incapable de certitude *objective;* le second qui n'en est que la conséquence, nie surtout l'existence et même la possibilité de la certitude dans le triple domaine de la psychologie, de la métaphysique et de l'histoire. Quand les racines d'un arbre sont coupées, l'arbre tombe. Les racines de la science religieuse et particulièrement du catholicisme étant l'histoire, la psychologie et la métaphysique, répudier ces trois choses c'est répudier le catholicisme tout entier. Si donc les philosophes chrétiens veulent triompher de leurs adversaires, ils doivent porter le débat et la lutte au point précis où l'ennemi les appelle. L'ennemi nie la certitude *objective*, pour ramener toutes les connaissances humaines à un pur et stérile *subjectivisme.* Il faut prouver qu'il se trompe et qu'entre nos connaissances subjectives et les objets extérieurs que ces connaissances reflètent, il y a ou il peut y avoir, quand nous sommes attentifs et réfléchis, le même rapport qu'entre un miroir et notre visage, le même rapport qu'entre un appareil de photographie et l'image qu'il prend des choses ou des personnes de-

vant lesquelles il fonctionne. Il faut prouver, surtout, que la certitude existe ou peut exister sur mille et mille points d'histoire, de métaphysique et de psychologie. C'est là, je le répète, le sommet qui domine cette immense discussion et d'où nous devons, coûte que coûte, déloger le Rationalisme si nous voulons, nous, penseurs catholiques, arborer enfin et déployer glorieusement le drapeau de la victoire.

Les modestes dimensions de cette brochure ne sauraient évidemment se prêter à toute l'ampleur d'un pareil débat. C'est pourquoi nous publierons prochainement, sous ce titre : « *Les principes* ou *Essai scientifique sur le problème des Destinées humaines* » un ouvrage très vaste et très complet, dans lequel le problème de la certitude sera fortement étudié et le Kantisme réfuté, comme il convient. Qu'il nous soit permis ici d'opposer seulement aux *subjectivistes* une remarque qui nous paraît de nature à les frapper.

Les subjectivistes affirment que toutes nos connaissances sont *des formes* de notre esprit ; que ces formes ne correspondent pas à la réalité *extérieure* des choses ou que si, d'aventure, cette correspondance existe nous sommes dans l'impuissance radicale de la démontrer clairement.

A ceci je réponds :

La preuve qu'entre nos connaissances *subjectives* et les réalités *objectives* il existe un rapport aussi certain que profond, c'est que nous avons pu faire l'application pratique — et sur quelle échelle gigantesque ! — de toutes nos découvertes physico-chimiques. Si nos connaissances étaient purement *subjectives* et ne correspondaient pas à d'*objectives* réalités, est-ce que

nous aurions pu créer les chemins de fer, les télégraphes, les téléphones, les bateaux à vapeur ? Ne faut-il pas qu'entre la réalité des choses et la connaissance expérimentale que nous en avons, il y ait une harmonie saisissante, un rapport certain et immuable, pour que nous ayons pu nous emparer ainsi des forces de l'univers, en découvrir et en définir les lois, en employer savamment et sûrement les redoutables énergies ? Est-ce que des connaissances strictement *subjectives* et qui n'auraient aucune concordance avec l'objective réalité des éléments de la Nature aboutiraient à des résultats pratiques, si solides, si puissants, et si universels ?

La parole est aux Kantistes ; je serais *positivement* ravi d'entendre leur réplique.

Et surtout qu'ils n'aillent pas, évitant le débat sur le vrai terrain où je le pose, me crier qu'il existe du mystère au fond de toutes nos connaissances. Je le sais et je le confesse, comme eux et plus haut qu'eux, s'ils y tiennent.

Mais le mystère, qui existe au fond de toutes nos connaissances, n'empêche pas *le fait* que je constate d'être absolument certain : à savoir qu'entre nos connaissances *subjectives* ou nos idées et l'*objective* réalité des choses il y a un rapport indéniable et dont les applications *pratiques* de toutes nos sciences expérimentales constituent la preuve éclatante.

Ce n'est là, manifestement, qu'un raccourci rapide de la démonstration dont ce sujet est susceptible, mais il nous suffira, pour que nous puissions, avec légitimité, tirer des conclusions péremptoires.

Je dirai donc : 1° Puisque les éléments nécessaires

et fondamentaux de toute science, ce sont des faits dûment constatés ; 2° Puisqu'il y a deux groupes distincts de faits, les uns que nous pouvons reproduire à notre gré, les autres qui ne nous sont connus que par témoignage ; 3° Puisque ces deux groupes de *faits* sont également capables d'être connus avec certitude : une religion quelconque sera vraie dans la proportion où *des faits* appartenant à ces deux groupes constitueront l'essence de sa doctrine.

Une religion qui ne pourrait invoquer, pour baser son enseignement, ni des *faits* appartenant aux sciences strictement expérimentales et naturelles, ni des *faits* appartenant à l'Histoire, à la psychologie et à la métaphysique ne serait qu'une pure mythologie. Et encore dans la mythologie antique et gréco-latine, un grand nombre de mythes n'étaient que des *faits* ou physiques ou historiques, transformés par l'imagination des poètes. C'est pourquoi, même dans la mythologie, il y avait quelques parcelles de vérité. C'est pourquoi, dans toutes les grandes religions (et elles sont peu nombreuses) il existe également des parcelles de vérité qui proviennent des *faits* réels qu'elles contiennent, *faits* tirés de la nature, de l'harmonie ou des catastrophes de l'univers, *faits* tirés des besoins de l'âme humaine, *faits* tirés de révélations divines (vraies ou fausses) mais *faits* invoqués, *faits* articulés, *faits* reproduits par l'enseignement religieux dont ils constituent l'essence même.

VI

Quand je dis qu'il y a du vrai, dans toute grande Religion, comme le Boudhisme, le Mahométisme, le Protestantisme, l'Eglise grecque et l'Eglise catholique, je n'entends pas, on le pense bien, placer ces divers systèmes religieux sur un pied d'outrageante égalité.

L'Eglise catholique est seule capable de prouver la légitimité des titres qu'elle invoque à l'adhésion éclairée de l'esprit humain.

Mais avec les Pères des premiers siècles de l'Histoire ecclésiastique, comme avec les théologiens les plus éminents de l'heure actuelle, j'entends ne pas condamner *en bloc* toutes les religions qui ne sont pas la nôtre ; et cela, pour ce motif qu'elles enseignent plusieurs des points que nous enseignons aussi ; par exemple : l'existence de Dieu, la distinction du bien et du mal, la réalité d'une récompense finale ou d'un final châtiment.

Quelques apologistes, et particulièrement Lamennais, réduisaient autrefois à ce dilemme toute la discussion, en pareille matière : ou toutes les religions sont fausses, disaient-ils, ou il n'y en a qu'une seule qui soit vraie.

Mais la Libre-Pensée répliqua : toutes les religions sont *vraies* sous certains rapports ; elles sont toutes *fausses* sous certains autres. Lamennais faisait ce que l'on appelle en logique, une *contraire ;* la Libre Pensée l'éluda très habilement en faisant une *contradictoire.*

Nous devons suivre la Libre-Pensée sur le champ de bataille où elle est descendue et se croit invincible. Nous devons lui montrer, tout en reconnaissant que les autres Religions contiennent des parcelles de vérité qui, précisément, les rendent acceptables à leurs adeptes convaincus, qu'il existe une Religion, d'origine surnaturelle et divine, *totalement* vraie dans son dogme et sa morale et que cette Religion — qui est la seule que Dieu approuve — est le Catholicisme.

En attendant : qu'il soit bien établi que tout système religieux qui invoque des *faits* certains, renouvelables à notre gré ou non renouvelables, revêt par là le caractère scientifique, au même titre que toutes les autres sciences dont s'occupe la raison humaine.

Or, cher lecteur, veuillez bien le remarquer : il est un fait immense qui se distribue en plusieurs faits inévitables et universels dont il est comme le centre ; il est une réalité formidable autant qu'invincible, sur laquelle la religion, toute religion, est assise. Ce fait immense, cette réalité formidable, c'est la mort. Si l'homme ici-bas vivait toujours, il est à craindre et je suis porté à croire que la Religion n'exercerait sur lui qu'un empire problématique et qui ne serait accepté que par de rares et sublimes intelligences. Mais l'homme est périssable, sa vie terrestre est bornée ; elle se déroule plus ou moins anxieuse ou sereine, entre le berceau et la tombe ; puis la mort en tranche le fil. Le cri que répète le Trappiste pénitent, sous son cloître mélancolique : « *Frère, il faut mourir !* » retentit lugubre et sans cesse renouvelé, d'un bout de l'Histoire à l'autre... « *Il faut mourir ! Il faut mourir !* ».

Mais après la mort, existe-t-il une autre vie ? Mourons-nous vraiment tout entiers ou la mort n'est-elle qu'une phase de notre existence permanente, n'est-elle qu'une métamorphose de notre être impérissable ? Retrouverons-nous, dans un monde meilleur, les âmes parfois si belles, si généreuses, si augustes, que nous avons aimées ? Tous nos actes, ceux de l'homme juste et ceux de l'impie, auront-ils pour égale fin et pour récompense égale, la dissolution de nos organes dans quelque cimetière silencieux ? Caïn et Abel seront ils confondus, dans le même néant ? Ou bien, cette vie n'est-elle qu'un champ de bataille où notre bravoure se prépare des couronnes et notre lâcheté des mépris, sous le regard impartial d'un Dieu, plein d'équité ?

Voilá le grand *fait* qui est à la base de l'édifice des religions, en général, et de la religion catholique, en particulier. Or, c'est ce fait : que nous appelons le *Problème des Destinées humaines* qui empêche et qui toujours empêchera les temples de périr et les cultes de s'éteindre. C'est ce fait et la multitude des faits adjacents qu'il soulève et dont les conséquences pratiques, immédiates, s'étendent à la vie humaine tout entière, qui constituent les conditions déterminées où une religion peut vraiment être une science.

Le Catholicisme remplit-il ou du moins affirme-t-il qu'il peut remplir les conditions requises pour que sa doctrine soit la solution rigoureusement scientifique du problème de nos destinées, du problème collectif de la vie et de la mort ? C'est ce que nous devons maintenant considérer.

DEUXIEME PARTIE

I

Saisissez bien, mon cher lecteur, la double portée de cette question.

Evidemment, nous ne saurons que le catholicisme remplit réellement toutes les conditions d'une science, que lorsque nous aurons fait subir à chacun de ses dogmes, pris à part, un minutieux et analytique examen. Et ce ne sont pas les quelques pages, que je vous présente ici, qui pourraient suffire, même de loin, à cette tâche immense.

C'est pourquoi j'ai formulé ma question en ces termes : le catholicisme remplit-il, *ou, du moins, affirme-t-il qu'il peut remplir les conditions requises pour que sa doctrine soit une science ?*

Or, avant tout examen préalable de chacun des dogmes qui composent son *Credo*, le catholiscisme affirme qu'il peut démontrer scientifiquement, c'est-

à-dire par des faits dûment constatés et rattachés à leur cause, — faits surnaturels et cause surnaturelle, — la réalité et la vérité inébranlable de son enseignement dogmatique et moral, dont tout le but est de résoudre le problème de nos fins. Jésus est formel et les Apôtres, les grands docteurs de l'Eglise, les conciles généraux, les Papes, sont formels comme lui. Ils disent tous que leur doctrine est vraie, et qu'elle repose sur des motifs de crédibilité d'une absolue exactitude.

Jésus s'écrie : « Je suis la lumière du monde ; celui qui marche après moi ne marche point dans les ténèbres... Je suis né et je ne suis venu ici-bas que pour rendre témoignage à la vérité (1).... »

De pareilles affirmations supposent manifestement que Jésus démontre ou peut démontrer ce qu'il dit. Les promesses qu'il nous fait en se proclamant « la lumière du monde » n'ont pas pour objet la lumière physique. Il s'agit ici de lumière intellectuelle et morale. Or, cette lumière ne va pas sans l'évidence, puisque l'évidence est la source même d'où elle procède. Si donc Jésus doit être pris au mot, lorsqu'il nous assure que « qui le suit ne marche pas dans les ténèbres », c'est que l'évidence des vérités qu'il nous enseigne ou l'évidence des motifs sur lesquels reposent ces vérités est de nature à frapper les yeux de notre esprit, quand ils sont ouverts.

Dans l'ensemble des vérités que Jésus nous annonce et qui constituent la *lumière* de notre intelligence, il faut, d'ailleurs, distinguer deux groupes.

(1) Saint Jean, ch. VIII, v. 12 — ch. XVIII, v. 36.

Le groupe des vérités évidentes par elles-mêmes et qui n'ont besoin que d'être énoncées pour être comprises, comme par exemple celle-ci: « Un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits... Cueille-t-on des raisins sur des ronces et des figues sur des épines ? » Il suffit du plus faible entendement pour saisir l'évidence des vérités de ce premier groupe.

Mais il en est un second : celui des vérités qui nous sont directement inaccessibles, comme le dogme de la sainte Trinité, formulé par Jésus, quand il dit aux Apôtres : « Allez et enseignez les nations ; baptisez-les au *nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.* » A ce groupe de vérités, Jésus donne pour base lumineuse *l'évidence* de ses miracles. Les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption sont impénétrables en eux-mêmes quoique susceptibles d'être éclairés, çà et là par l'analogie ; mais Jésus qui est « la lumière du monde » les base sur l'évidence de ses miracles publics auxquels il en appelle comme *à la preuve* de sa mission divine et de sa divine autorité. Les miracles que Jésus opère sont très certainement, dans sa pensée et conformément au but qu'il vise, l'argument incontestable de la vérité de sa doctrine. Ce mot, qui serait d'une témérité inouïe s'il n'était exact : *Je suis la lumière du Monde*, exprime à lui seul la conviction que Jésus peut prouver, car quiconque ne prouve pas n'est pas une lumière.

Dans quelles conditions Jésus prouve-t-il, et quel est le degré de lumière qu'il nous apporte ? Nous aurons à le dire dans la suite. Mais sachons, pour l'instant, que Jésus se déclare « la lumière du monde » et que, par conséquent, il s'engage à con-

vaincre l'esprit humain, par des motifs évidents.

Les Apôtres imitent le Maitre. « Soyez toujours prêts, dit saint Pierre aux premiers fidèles, à rendre compte de l'espérance qui est en vous à quiconque vous en demandera les motifs. » « Rappelez-vous, dit saint Paul, que votre soumission est raisonnable, *rationabile obsequium.* » Et conformément à cette méthode, nous voyons les Apôtres discuter dans les synagogues et prouver aux Juifs qui en doutaient encore que Jésus de Nazareth était vraiment le Christ, depuis si longtemps attendu et prophétisé. « Nous croyons au témoignage des hommes, *testimonium hominum credimus*, mais le témoignage de Dieu est plus grand, *testimonium Dei majus est* (1). Ainsi s'exprime l'Apôtre saint Jean. D'ailleurs, c'est par centaines de fois que les deux mots de *science* et de *doctrine*, tantôt réunis, tantôt séparés, reviennent sous les yeux du lecteur dans les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament et ces deux mots — *scientia et doctrina* — sont toujours pris dans le sens de Vérité certaine et démontrée, soit directement par l'évidence *intrinsèque* des maximes enseignées, soit indirectement par l'évidence *extrinsèque* du témoignage divin.

L'Apôtre saint Paul mérite, sous ce rapport, d'être étudié ; jamais théologien n'a plus appuyé sur le raisonnement les vérités révélées. Jamais le grand et céleste mot de science n'a été plus fréquemment et plus éloquemment employé que par cet homme incomparable.

(1) Saint Jean 1re épitre, ch. VIII, v. 9.

Toute la construction logique de son enseignement est aussi simple que puissante.

Partant du grand *fait* de la résurrection du Christ dont lui-même, après plus de cinq cents autres, il a été l'irrécusable témoin, sur le chemin de Damas, il conclut à la divinité du Sauveur Jésus. « Comme le Christ possédait la nature divine, écrit-il aux Philippiens, il n'a pas cru ravir à Dieu quelque chose en se faisant l'égal de Dieu, *qui quum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo* (1). » Dès lors, exposer les desseins de la miséricorde divine pour la Rédemption d'Israël et du monde, c'est selon saint Paul révéler aux âmes les trésors de « la sagesse et de la science de Dieu, *o thesauri sapientiæ et scientiæ Dei* (2) ». Et il ne cesse d'exhorter ses nombreux disciples à « s'enrichir de cette science nécessaire : *crescentes in scientia Dei* (3) ». L'apôtre, d'ailleurs, distingue entre la vraie et la fausse science. « Il en est qui voudront vous séduire, dit-il, ou qui vous feront de l'opposition sous le nom faussement emprunté de la science, *sub falsi nominis scientia.* » Le nom de science revient constamment sous la plume de ce grand homme, tantôt pour être louée quand elle est vraie, tantôt pour être blâmée quand elle est fausse. Jamais apologiste, jamais théologien n'a plus discuté que saint Paul.

Les *Actes* nous le représentent passant plusieurs années dans la même synagogue, pour persuader

(1) Epit. aux Philip. ch. II. v. 6,
(2) Epit. aux Coloss. ch. II, v. 3.
(3) Epit. à Timoth ch. VI, v. 20.

aux Juifs que le Messie prophétisé est désormais venu et que ce Messie n'est autre que Jésus de Nazareth, « fils de Dieu, selon l'esprit, fils de David selon la chair ».

II

Et maintenant, lecteur, si vous passez de saint Paul et des Apôtres aux grands apologistes des quatre premiers siècles, depuis saint Justin jusqu'à saint Athanase et depuis saint Irénée et saint Clément d'Alexandrie jusqu'à saint Augustin et à saint Jérôme, vous constaterez que tous ces grands défenseurs du Christianisme sont des philosophes, des penseurs, des érudits, des psychologues et des philologues qui argumentent, posent des principes, déduisent des conclusions, réfutent des objections et des erreurs et toujours ne sont occupés qu'à rendre raison de la certitude de la foi chrétienne. *Reddere rationem*, rendre raison, est le mot qui tombe à chaque instant de la plume de saint Augustin, dans l'œuvre immense duquel se résument les quatre premiers siècles de l'histoire ecclésiastique.

Avant lui, Tertullien n'avait pas craint d'affirmer, dans son éloquente *Apologétique*, que « celui qui cherche à comprendre est bientôt forcé de croire », tant les motifs de crédibilité sur lesquels repose notre foi religieuse et qui la justifient sont lumi-

neux : *Qui studuerit intelligere, cogetur et credere* (1).

Au moyen âge, même procédé, même attestation. Saint Thomas d'Aquin, au commencement de sa *Somme*, se demande si la théologie est une science : *Utrum theologia sit scientia?* Et il répond affirmativement.

Du reste, voici qui est plus solennel encore. Le Concile du Vatican, dans son immortelle constitution : *Dei Filius*, a déclaré que *la droite raison peut démontrer les fondements de la foi, quum recta ratio fidei fondamenta demonstret.*

Or, démontrer les fondements de la foi suppose toute une série de preuves, c'est-à-dire de faits positifs et certains, capables d'établir l'existence de Dieu et son infinie perfection, la divinité du Christ et l'autorité divine de l'Eglise, car Dieu, Jésus-Christ et l'Eglise sont les dogmes fondamentaux sur lesquels, comme sur une base inébranlable et inébranlée, se dresse le grand édifice de la doctrine catholique.

Ne croyez donc pas que la religion ne relève que du sentiment, elle relève, avant tout, de la raison (2),

(1) Tertullien, *Apologétique*, ch. xxi.

(2) « Dieu et l'homme sont harmoniques entre eux et s'unissent dans une religion harmonique à l'un et à l'autre. » (Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, introduction.)

« Le but de la révélation n'est que d'amener l'esprit humain à lire lui-même ce que la main divine y trace : et la révélation serait nulle, si la raison, après l'enseignement divin, n'était capable de s'enseigner à elle-même la vérité révélée. »

(Joseph de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, 2e partie, ch. 1er).

de laquelle en dernier lieu, à moins d'être une pure folie, relève le sentiment lui-même.

Qu'est-ce, en effet, qu'un sentiment ? C'est une modification douce ou violente, joyeuse ou triste, vertueuse ou coupable, de l'âme humaine à l'occasion d'une idée. L'idée précède toujours le sentiment : Il faut connaître une chose ou une personne, avant d'éprouver à son égard un sentiment de sympathie ou d'antipathie, d'attraction ou de répulsion.

Or, l'idée relève de l'intelligence : par conséquent même en religion, le sentiment présuppose une idée qui lui donne naissance. Il ne faut pas confondre la sensation qui précède l'idée avec le sentiment qui, au contraire, la suit. Par exemple, j'entre dans Saint-Pierre de Rome. Mes yeux sont frappés de l'ampleur des lignes, de la richesse des marbres, de la magnificence des dorures : j'ai une *sensation* qui ébranle toute mon âme et d'où mon âme, à son tour, dégage l'idée de grandeur et de majesté, laquelle est suivie aussitôt du sentiment de l'admiration. Ainsi donc quand un objet extérieur nous frappe, voici l'ordre des phénomèmes psychologiques, tels qu'ils se passent toujours en nous ; la sensation commence, l'idée suit, le sentiment termine. Il est, par conséquent, déraisonnable et anti-scientifique de vouloir qu'en religion le sentiment commence. Il ne peut que suivre l'idée, laquelle relève de la raison (1).

(1) C'est dans cette erreur que tombe M. Fouillée, quand il écrit : « Du haut d'une chaire d'école, peut-on enseigner *le sentiment religieux ?* Un sentiment ne s'enseigne pas, il se développe par contagion. Or, précisément, la société actuelle a l'indifférence religieuse, quand elle n'a pas l'hos-

Et cependant, la pensée que la Religion catholique n'est pas rationnelle, qu'elle échappe à toute démonstration, est si répandue qu'un certain nombre de fidèles l'ont adoptée, en dépit des Conciles et des Pères de l'Eglise dont je viens de rappeler sommairement le multiple et authentique témoignage. Le grand mot de ces *fidéistes* est le paradoxe de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas. » Comme si les raisons du cœur que la raison ne comprend pas pouvaient être légitimes et comme si le cœur avait une intelligence distincte de notre intelligence même (1) !

Dans un temps, comme le nôtre, où l'instruction partout répandue et les sciences naturelles partout enseignées habituent, dès le bas âge, la masse des esprits à n'adhérer qu'aux réalités expérimentales et démontrées, rien ne saurait être plus funeste à la religion catholique que la fausse idée qu'elle recule devant les analyses rigoureuses et scientifiques.

Je comprends qu'on insiste sur la délicatesse particulière des *phénomènes* ou *faits* qui relèvent de la psychologie, de la métaphysique et de l'histoire, mais je ne comprends pas qu'on les nie ou — ce qui équi-

tilité religieuse. Comment le maître d'école, à lui seul, en le supposant même croyant, lutterait-il contre une opposition universelle ? » (Alfred Fouillée, l'éducation morale de la Démocratie. — *Revue Bleue*, numéro du 17 décembre 1898)

(1) Voir la magistrale réfutation de ce sophisme, dans les œuvres de l'éminent abbé Didiot : *Logique surnaturelle subjective et objective*, — *la vertu de Religion*, — chez Lefort, à Lille, rue Charles de Muyssard, 24.

vaut au même résultat — qu'on les déclare *indéterminables* et, par conséquent, indémontrables.

Ce préjugé provient de deux causes, également funestes : La première est une fausse idée de la science : la seconde est une fausse idée de la foi, en général, et des grands mystères de la Religion catholique, en particulier.

L'une des plus grandes erreurs qui ravagent aujourd'hui l'esprit humain consiste à considérer le mot : *science*, comme synonyme de lumière totale. On oppose constamment la science à la religion, comme si la première signifiait lumière sans ombre et comme si la seconde signifiait ombre sans lumière. Or, la nature des choses est tout autre. Il s'en faut tellement que la science nous donne la lumière totale qu'au contraire il n'est pas un seul des objets qu'elle étudie dont elle puisse pénétrer le mystère intime. La science décrit; elle constate, elle groupe entre eux les phénomènes similaires et les sépare des phénomènes dissemblables; elle classifie, elle applique aux besoins de l'homme les forces physiques dont elle a découvert le déterminisme et les lois, *mais elle n'explique l'essence de rien.* Prenez au hasard, parmi les phénomènes les plus certains, et vous verrez que la science en donne la description, mais non l'explication. Par exemple : Vous construisez une pile de Volta et les lamelles de cuivre et de zinc, attaquées par l'acide azotique, produisent un courant d'électricité. Pourquoi ? Vous ne sauriez le dire : *c'est ainsi, parce que c'est ainsi*. De même les deux gaz d'hydrogène et d'oxygène, en se combinant, forment de l'eau. Pourquoi ? Vous ne sauriez le dire :

c'est ainsi, parce que c'est ainsi. Vous constatez le phénomène, vous en tirez parti, mais vous ne l'expliquez pas. En un mot, comme en mille : il existe au fond de tous les phénomènes de l'univers un mystère impénétrable. Et c'est ce qu'un trop grand nombre de libres-penseurs méconnaissent, quand ils parlent de la science comme d'une lumière totale et sans ombre.

Quelques savants rationalistes ont aussi le tort, soit de s'identifier personnellement avec la science particulière qu'ils cultivent, soit de s'attribuer des aptitudes universelles et des connaissances illimitées, sous prétexte qu'ils sont physiciens éminents ou géologues érudits. Qu'arrive-t-il ? C'est que, du point de leurs études circonscrites, ils se croient en mesure d'embrasser le cercle indéfini des connaissances humaines, tandis qu'en réalité ils ne savent à fond ni la philosophie, ni la théologie, dont ils parlent fréquemment, de la façon la plus défectueuse (1).

(1) M. Brunetière, qui a déjà relevé un si grand nombre de travers intellectuels de nos contemporains, n'a pas oublié celui là. Voici comment il s'en exprime, dans sa lettre à M. Paris, reproduite par l'*Univers*, du 3 janvier 1899 :

« J'ai dit et je répète que, s'il existe un « esprit scientifique », on ne le contracte pas nécessairement dans le commerce assidu de l'algèbre ou de la chimie. De très grands savants ont déraisonné d'une manière admirable, et la profession de biologiste ou de physicien n'emporte point une « supériorité » de jugement ou de raisonnement sur le reste des hommes.

« Mon éminent confrère, M. Gaston Paris, me permettra-t-il d'ajouter que c'est ici, malheureusement, une des grandes confusions de l'heure présente ? Certains savants se croient de bonne foi l'incarnation de leur propre science,

Cette fausse idée, ce préjugé, cette lamentable erreur qui consiste à supposer que la Religion catholique n'a pas *la science* pour base a déjà porté ses fruits de perdition. La législation française sur l'instruction publique s'est autorisée de ce sophisme affreux, pour exclure de l'enseignement et rayer des programmes scolaires tout ce qui se rapporte aux dogmes chrétiens.

Entendez Paul Bert, l'un des promoteurs les plus ardents de cette législation funeste: « Nous voulons, dit-il, en face du temple où l'on *affirme* dresser l'école où l'on *démontre*. » Et-il ajoutait : « Nous vous proposons de déclarer que, désormais, en France, mettre les enfants des deux sexes en situation d'acquérir l'instruction primaire, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances élémentaires dans le domaine des choses positives, *en dehors de toute hypothèse religieuse et de tout enseignement de dogmes*, sera une obligation légale pour les parents (1). »

Ce qui fut dit, fut fait.

La religion traitée d'*hypothèse* a été bannie de nos écoles primaires, au nom des connaissances positives et de la science.

et parce que les conclusions de cette science sont ou semblent être pour le moment inattaquables, ils s'imaginent que leurs opinions politiques ou morales participent de cette espèce d'infaillibilité.

« Ce n'est pas attaquer « l'esprit scientifique », s'il existe, que de se moquer un peu de la confiance qu'ils ont en eux, et c'est bien moins encore attaquer la science. »

(1) PAUL BERT, Rapport du 1879 sur l'instruction publique.

Si les catholiques français, s'imaginent qu'ils pourront l'y rappeler et l'y réintroduire, autrement qu'en invoquant la science mieux informée contre la science faussement mise en cause, ils se trompent totalement. Leur devoir le plus actuel et le plus impérieux est d'établir que le *catéchisme* est aussi positif et aussi solide dans les notions religieuses qu'il renferme que le peuvent être, sans exception, tous les livres élémentaires de sciences naturelles que l'on fait apprendre aux enfants de nos écoles. Tant que le peuple français continuera de croire que la *religion* est une chose et que la *science* en est une autre ; tant qu'il croira que, toutes deux, sont condamnées à se combattre et qu'elles ne pourront jamais s'harmoniser, il faudra que l'Eglise renonce à reconquérir, parmi nous, l'ascendant qu'elle est si digne de posséder et qui serait la condition première de l'accord et du bonheur universels.

Malheureusement, je le répète, l'idée que la science et la religion sont concordantes ; autrement dit, l'idée que la vraie science est religieuse et que la vraie religion est scientifique, trouve, en dépit des Conciles et des Papes, de trop nombreux partisans aujourd'hui même, dans l'Eglise, et c'est un des obstacles les plus malencontreux qui empêche l'Eglise de triompher.

Du reste, cette erreur s'appuie à une seconde.

De même que l'idée de *science* est déformée, l'idée de *foi* l'est aussi.

Que d'hommes, que d'écrivains, que de penseurs qui s'imaginent que la foi, en général, est un mouvement aveugle auquel ne doit jamais céder un es-

prit réfléchi et cultivé. Rien n'est plus faux. La foi, au contraire, prise dans le sens purement philosophique de l'expression, est un état nécessaire et naturel de l'esprit humain, aussi souvent qu'il ne peut atteindre directement et par une expérimentation personnelle une réalité quelconque dont, cependant, l'existence certaine lui est attestée par un témoignage indubitable. C'est dans ce sens que l'on dit la *foi historique*, la *foi géographique*, la *foi psychologique*, pour désigner cet état d'esprit en vertu duquel nous adhérons, sur le témoignage d'autrui, à des réalités certaines dont l'existence et l'évidence nous sont impossibles à constater directement. Tous ceux qui, par exemple, n'ont pas vu l'Egypte, *croient* en son existence et font bien, — car l'Egypte existe réellement, d'autres l'ont vue et le leur attestent dans des conditions où leur témoignage ne saurait être douteux. Ainsi encore, de tous les événements authentiques de l'Histoire ; ce sont là des réalités certaines, dont l'existence nous est affirmée par les témoignages les plus inébranlables, mais dont nous n'avons pas personnellement l'évidence. *La foi est donc un acte de raison, aussi souvent que l'acte de foi est basé sur des motifs de crédibilité incontestables*. Et l'élément surnaturel de la grâce divine qui intervient dans l'acte de foi catholique, pour le rendre méritoire en ce qui concerne la vie éternelle, et qui est tout ensemble une lumière infuse pour notre intelligence et une force infuse pour notre volonté, n'enlève rien à la valeur rationnelle et scientifique de cet acte, puisqu'au contraire c'est la parole de Dieu, attestée par la révélation judéo

chrétienne qui en constitue l'inébranlable et essentiel motif de crédibilité.

III

Est-ce à dire que le mot *science* et le mot *foi* soient ou puissent être totalement synonymes?

Evidemment non. Mais, l'une et l'autre, ont des points qui leur sont communs et qu'on oublie trop souvent de mettre en relief. Essayons de débrouiller un peu toutes ces confusions.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il faut que nos contemporains veuillent bien renoncer à donner au mot *science* la signification de lumière totale. « *Nous ne connaissons le tout de rien* » et *l'inconnaissable* est assis à la base de nos connaissances les plus certaines et les plus solides, comme un sphinx dont il est impossible de vaincre le mutisme. Le positivisme moderne nous a, sous ce rapport, rendu un capital service, en faisant accepter le mystère comme un fait indéniable qui se retrouve, résidu inévitable, au fond de toutes nos cornues. Les physiciens et les chimistes les plus éminents, les expérimentateurs les plus célèbres, depuis Berthelot jusqu'à Eddison et depuis Claude Bernard jusqu'à Pasteur et Broca, sont unanimes à proclamer qu'ils ignorent le *pourquoi explicateur* des phénomènes qu'ils contatent et dont ils savent tirer d'habiles applications. Quelles sont les causes qui différencient l'hydrogène et l'oxygène, qui donnent à tel groupe

d'atômes matériels telles ou telles propriétés et telles ou telles propriété à tel autre ? Quelles sont les causes de l'inertie de la matière brute et des mouvements variés de la matière vivante ? Le positivisme, par la bouche d'Auguste Comte, a décidément prouvé que nous n'en pouvions rien savoir. Nous connaissons dans quelles conditions déterminées les phénomènes divers de la matière organique ou inorganique se produisent, mais nous ne savons pas pourquoi ces conditions, une fois posées, les phénomènes que nous constatons se produisent infailliblement.

Veuillez bien le remarquer, lecteur, — car ceci est d'une importance souveraine, dans la question que nous débattons ensemble — la science, notre science humaine n'est pas et ne peut pas être, ici-bas, la lumière totale. Il y a donc de l'obscurité, jusque dans nos connaissances les plus claires. Les faits les plus lumineux ont un noyau d'ombre, si j'ose ainsi m'exprimer. Et voilà ce que certains savants oublient sans cesse, lorsqu'ils discutent les dogmes religieux. Ils s'imaginent ou feignent de s'imaginer que la science, au nom de laquelle ils nous interrogent, est d'une évidence absolue et sans limites, tandis qu'au contraire cette évidence est restreinte.

Non seulement, en effet, — ainsi que l'a merveilleusement observé le positivisme, — les questions d'origines premières et de fins dernières échappent aux investigations les plus minutieuses et les plus hardies de nos sciences expérimentales mais encore les phénomènes eux-mêmes que nous constatons directement et que nous pouvons reproduire à notre gré, comme sont tous les phénomènes de la

physique et de la chimie, nous demeurent impénétrables dans leur fond.

D'où cette conclusion immédiate qu'il y a *un élément de foi*, dans toutes nos connaissances, même les plus évidentes. L'évidence, en effet, qui rayonne de nos connaissances les plus certaines et les plus claires n'embrasse et ne pénètre jamais tout l'objet à connaître. Nous venons de le constater et s'il fallait ici, un exemple de plus pour fortifier ce point de notre démonstration, nous vous dirions, lecteur, de considérer un instant le téléphone.

Quand vous parlez, en ayant soin que l'émission de votre voix frappe la membrane vibratoire du tambour récepteur, vous avez rapidement conscience que vous êtes entendu à distance (et quelle distance, celle de Paris à Marseille ou de Lille à Bordeaux !) Il suffit pour cela que votre lointain interlocuteur vous réponde. Mais ni lui ni vous ne savez *pourquoi* le son de votre voix est ainsi porté à une distance si grande, par le seul moyen d'un fil attaché au tambour devant lequel vous parlez, l'un et l'autre. Quelqu'un a constaté, le premier, que la voix humaine pouvait, à l'aide d'un fil suspendu et intermédiaire, se communiquer au loin. La découverte a été recueillie, perfectionnée, appliquée ; mais le *fait*, mais le *phénomène* prodigieux de la téléphonie n'en reste pas moins mystérieux et inexplicable. L'essence intime de la matière nous échappe. Nous constatons que les choses sont ce qu'elles sont et notre intelligence nous permet de nous en servir, mais nous ne connaissons *totalement* ni notre intelligence ni les objets qu'elle étudie, avec tant de succès, d'ailleurs.

Premier point qui, je le répète, est d'une importance capitale, dans le problème qui nous occupe.

Et maintenant qu'est-ce que la foi ?

Avant de répondre à cette question distinguons avec soin, entre la *foi naturelle* et la *foi surnaturelle*, car les deux existent et il y faut insister.

C'est encore une des erreurs les plus fréquentes, parmi les libres-penseurs, que d'affecter, quand ils parlent ou quand ils écrivent, un mépris transcendant contre la foi. On dirait, à les entendre ou à les lire, que la foi est synonyme de crédulité, d'aveuglement, de stupidité et qu'en dehors de la religion la foi ni ne doit ni ne peut s'exercer.

L'expérience tient un autre langage : nous le montrerons dans un travail particulier (1).

Qu'il nous suffise de dire ici, que la foi naturelle est un acte de raison, par lequel nous adhérons à des réalités, dont nous n'avons pas l'évidence immédiate mais que nous connaissons avec certitude par d'authentiques témoignages. Si nous pouvions atteindre directement, par nos sens, toutes les *réalités* qui existent, qui ont existé ou qui existeront, nous en aurions la connaissance immédiate et évidente. Mais nous sommes corporellement circonscrits dans un point de l'espace et du temps : nous ne pouvons atteindre directement qu'une très petite quantité des choses connaissables. Les autres ne nous sont accessibles que par le témoignage et c'est sur ce témoi-

(1) Voir, chez Bloud et Barral, notre brochure : *De l'orgueil de l'esprit, considéré comme cause des grands naufrages de la Foi.*

gnage que notre raison doit s'exercer, pour en bien déterminer les conditions. Adhérer au témoignage d'autrui, sans se préoccuper de savoir si ce témoignage est valable ou ne l'est pas, équivaut à un acte de pure crédulité. Or, rien n'est plus opposé à la foi que la crédulité. La foi est un état scientifique, la crédulité est un état anti-scientifique. La foi a la science pour point de départ, dans l'évidence même des motifs qui la déterminent. La crédulité a pour point de départ la légèreté d'esprit ou l'ignorance, dans l'inévidence et l'insuffisance fâcheuses des prétextes qu'elle invoque. La foi naturelle s'impose à nous, parce qu'il serait insensé de refuser d'admettre toutes les réalités dont nous ne pouvons avoir nous-mêmes la connaissance immédiate et directe. Douter de l'existence de Ramsès II ou de François Ier, sous prétexte que nous n'avons pas vécu sous leur règne serait, de notre part, un acte de folie. Je *crois* en l'existence passée de François Ier, de Ramsès II, parce que d'autres les *ont vus*. A la base de l'acte de foi, brille la lumière d'un témoignage évident et certain. La crédulité ne peut invoquer que la nuit.

Voilà pour la foi naturelle.

La foi surnaturelle est aussi une *lumière* toute divine, qui se surajoute à la lumière naturelle et philosophique des motifs de crédibilité et qui leur communique une valeur, dont la future jouissance de Dieu même est le terme. On peut distinguer trois éléments, dans l'acte de foi surnaturel et catholique. Le premier est l'*ensemble des motifs de crédibilité* — miracles et prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament — qui nous permettent philosophique-

ment de déclarer, avec sagesse, que Dieu s'est *révélé* au genre humain. Le second est *la grâce divine* qui transforme et surélève ces motifs rationnels en les rattachant tous à l'autorité infaillible de Dieu révélateur et qui nous fait adhérer à sa parole à cause de cette autorité même : *propter auctoritatem Dei revelantis.* Le troisième est l'*état* dans lequel la grâce ou don surnaturel de la foi pose notre âme, état qui configure, d'avance, nos facultés intellectuelles à l'essence même de Dieu et qui les rend aptes à jouir, dans le ciel, de la vision intuitive.

Ces trois éléments, que je ne fais ici qu'énoncer, sont trop souvent confondus entre eux ; de là les fréquentes obscurités qui planent, dans les livres d'un certain nombre de théologiens, sur ce sujet délicat.

Or, j'affirme que ces trois éléments sont *scientifiques*, c'est-à-dire que leur existence *de fait* est susceptible d'une démonstration rigoureuse, basée sur la valeur incontestable du témoignage des patriarches, des prophètes et des apôtres.

On peut *prouver* que l'ensemble des témoignages extérieurs et historiques sur lesquels repose la révélation judéo-chrétienne sont aussi puissants et inébranlables que les témoignages sur lesquels repose la certitude de l'existence et des fonctions de Socrate ou d'Auguste, d'Epictète ou de Domitien.

On peut *prouver* que Dieu étant directement inaccessible à l'homme, à cause de sa spiritualité et de son infinie perfection, il a fallu que Dieu lui-même, pour nous élever jusqu'à lui, eût la bonté de se communiquer à nous, comme objet de connaissance et qu'en effet, dans ce but, il nous a libéralement accordé le don de la foi

On peut, enfin, *prouver* que ce don consiste à préparer intérieurement notre âme au sublime et surnaturel mouvement intellectuel de la vision intuitive, qui nous est destinée dans les cieux.

Et c'est parce qu'on peut prouver ces trois choses que saint Paul disait que notre adhésion à la parole divine était rationnelle : *rationabile obsequium* (1) et que le pape Léon XIII a écrit : « les motifs de notre foi sont si forts et dans une telle harmonie avec la raison humaine qu'ils suffisent à convaincre les esprits les plus exigeants et à courber les volontés les plus rebelles (2) ».

Mais, encore un coup, pour bien comprendre cette théorie, il faut se rappeler qu'ici-bas la science humaine n'est pas et ne pourra jamais être la lumière totale.

Si la raison humaine était sans bornes, si elle pouvait atteindre directement et par elle-même toutes les réalités présentes, passées ou futures, la foi n'existerait pas pour elle. Elle ne serait pas obligée de croire, elle verrait. Mais cet état magnifique n'est pas actuellement le sien. Elle ne le connaîtra que plus tard, lorsqu'elle jouira personnellement de la possession de Dieu qui est l'infinie vérité, et qu'en le voyant elle verra tout. Ici-bas, la raison humaine n'atteint directement qu'un nombre limité de réalités certaines. Elle ne connaît les autres que par le témoi-

(1) Ep. aux Romains, ch. XII, v. Ier.

(2 *Tanta evidentia et vi commonstrant quanta flectendis mentibus vel maxime invitis et repugnantibus abunde sufficiat.* (LÉON XIII, *Encyclique Æterni Patris.*)

gnage de ceux qui les ont vues ou entendues. Mais quand le témoignage est évident, croire est un acte rigoureusement philosophique et rationnel et c'est sur lui que repose la vie humaine presque tout entière. N'oublions pas, d'ailleurs, que la foi n'est pas la crédulité et que la foi cessera, un jour, pour faire place à la lumière. Il n'est donc pas vrai, comme l'affirment quelques néo-catholiques, que la foi soit essentielle à la raison ; la foi n'est qu'un état temporaire de la raison, et voici pourquoi :

On dit qu'une chose est essentielle à une autre, lorsqu'elle en est inséparable. L'essence d'un être est précisément ce qui constitue cet être ; l'essence d'une faculté est ce qui constitue cette faculté. Or, si la foi était essentielle à la raison, nous ne pourrions jamais concevoir l'une sans l'autre : ce qui manifestement est faux. L'essence de la raison, c'est de *comprendre* et non pas de *croire* et quand la raison fait un acte de foi, sans comprendre les motifs de crédibilité qui l'y autorisent, ce n'est pas un acte de foi qu'elle opère, c'est un acte de crédulité. La foi est un des modes de la raison pour atteindre, à l'aide du témoignage d'autrui, l'existence de réalités certaines, mais ce mode nous est si peu essentiel que, dans les cieux, il n'existera plus. Que dis-je ? Même, dès ici-bas, nous aspirons, par des recherches philosophiques et des analogies bien dirigées, à diminuer les ombres de la foi pour les remplacer par les lumières de l'évidence et, en cela, non seulement l'Eglise catholique ne nous blâme point, mais, au contraire, elle nous y exhorte.

« *Intellectum valde ama.* aime surtout à comprendre,

disait saint Augustin à son disciple Consentius, car, celui qui, ayant la foi, ne cherche pas à comprendre ce que la foi lui transmet ne sait pas pourquoi il l'a reçue. »

Et le Concile du Vatican, avec toute la solennité d'un enseignement qui fait loi, déclare « que même les mystères de notre auguste religion sont susceptibles de s'éclairer à nos yeux de quelques rayons de lumière si nous savons les étudier sobrement et pieusement, *sobriè pièque* (1). »

Il est évident, par exemple, que les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption étaient moins obscurs aux yeux intellectuels d'un Thomas d'Aquin ou d'un Bossuet qu'à ceux d'un néophyte ignorant ou d'un pauvre sauvage, récemment baptisé.

En tout cas, sachez-le bien, vous tous auxquels il serait si doux, si utile, si consolant de l'apprendre : l'état de foi n'est qu'un état temporaire et purement préparatoire à un état infiniment supérieur qui est l'état de vision. Sachez que, dès ici-bas, vous pouvez, par des lectures, des réflexions, des études personnelles, agrandir le cercle de la lumière religieuse en vous et autour de vous. Sachez même que vous le devez, vous, qui avez de la fortune et des loisirs, vous qui avez un esprit ouvert et cultivé, vous qui, à quelque degré que ce soit, exercez sur la société qui vous entoure une influence nécessaire. Certes, quand il s'agit de lire les romans en vogue, de courir au

(1) Constitution : *Dei Filius.*

théâtre ou à l'Opéra pour connaître quelque nouveau drame littéraire ou quelque poème musical, vous êtes d'un empressement avide et d'une curiosité passionnée. N'y a-t-il donc que lorsqu'il s'agira du problème de vos destinées finales que vous serez languissants ? La religion catholique vous affirme qu'elle est une science : « *Da ei scientiam veram* », « Donnez-lui la science vraie », dit en son nom le prêtre qui baptise un enfant. Vous tiendrez donc à vous rendre compte des arguments qu'elle invoque et des preuves sur lesquelles elle s'appuie.

Car (et c'est par cette considération très grave que je termine) il est une hypothèse désespérée que je veux faire et qui vous montrera tout ensemble la loyauté et la hardiesse sacrée de l'Eglise, dans les débats religieux auxquels elle vous convie.

IV

Supposez donc que, jusqu'à présent, la religion catholique n'ait pas encore fourni de ses dogmes une démonstration réellement et pleinement scientifique, vous ne seriez pas en droit, pour cela, de prétendre qu'elle ne le peut.

Est-ce que l'esprit humain, avant Buffon, Lavoisier, Georges Cuvier, Berthollet, James Watt, Berzélius, Pasteur, et vingt autres, avait scientifiquement organisé la physique, la chimie, la paléontologie, la bio-

logie et toutes les sciences expérimentales qui comptent à peine un siècle ou deux d'existence commencée ? — Non.

Et cependant, sont-ce des éléments différents de ceux de l'antiquité que les savants étudient ? Ne sont-ce pas, au contraire, le même air, la même eau, la même lumière, le même sang, le même cerveau, les mêmes atômes et les mêmes vibrations qui existaient avant Papin et Volta, Eddison et Claude-Bernard, Broca et Brücke ?

De même, à toute force, pourrait-on dire des dogmes catholiques — (remarquez qu'il ne s'agit que d'une hypothèse) — : Vous prétendez, libres-penseurs et philosophes rationalistes, que la science de la doctrine chrétienne n'est pas faite. Et quand cela serait ? Si elle n'est pas faite : on la fera et voilà tout, et vous y contribuerez, peut-être, pour votre part. Ne voyez-vous pas que le catholicisme vous affirme qu'il peut démontrer les fondements de sa foi : *Quum recta ratio fidei fundamenta demonstret*, dit le Concile du Vatican ? Ne voyez-vous pas que vous-mêmes vous avez de sa foi et de votre science, en général, une idée fausse, puisque vous vous imaginez que la foi est absurde et que la science est sans obscurité ? Préjugés malheureux qui arrêtent sur le chemin de la vérité les intelligences les plus belles et que nous avons réfutés tout à l'heure ? Ah ! certes, je ne suis pas de ceux qui s'imaginent que la doctrine catholique n'a encore démontré aucune des vérités de son enseignement. J'ai même la conviction contraire. Mais je suis de ceux qui ont constaté, avec douleur, à quel point ces vérités sont ou ignorées ou

travesties, parmi nos contemporains, et qui appellent, avec une sainte impatience, les hommes de génie, les Bossuet et les Fénélon de l'avenir qui renverseront les tours altières de la Libre-Pensée arrogante, comme ceux du passé détruisirent les erreurs du luthéranisme et du jansénisme doctrinalement vaincus.

Déjà, ce siècle finissant, ce XIXe siècle si mêlé, si orageux mais si sympathique, peut compter, dans le trésor de notre littérature française, tant de belles œuvres à l'honneur du Christianisme ! Les Châteaubriand, les Joseph de Maistre, les de Bonald, les Lamenais, les Montalembert, les Lacordaire, ont écrits de si grandes pages, pour établir la solidité, la beauté, la suavité des dogmes catholiques ! Et pour ne partir que de l'année 1870, de cette année que Victor Hugo a baptisée *l'année terrible*, nom qui lui restera : quels puissants travaux, en faveur de l'Eglise, n'avons-nous pas vu se dresser, depuis lors, sous le beau ciel de France !

C'est le cardinal Pie qui continue ses *Instructions synodales sur les erreurs des temps modernes*, œuvre magistrale à laquelle il n'a manqué que deux choses pour être incomparable : la première qui est un couronnement, par le commentaire de la Bulle *Pastor æternus*, que l'éminent prélat avait tout particulièrement soigné mais qu'on n'a pu retrouver dans ses papiers posthumes ; la seconde qui est une pitié plus sensible pour le malheur intellectuel de la génération contemporaine et une intelligence plus nette de la prise de possession définitive du peuple français par la démocratie. Le cardinal Pie croyait en la res-

tauration de la monarchie, parmi nous. Cette utopie déteint sur l'ensemble de ses travaux religieux et les rend beaucoup moins féconds pour le lecteur. On se défie, malgré soi, de la portée intellectuelle d'un homme qui a si peu compris la marche politique et sociale de son époque et qui, vivant en pleine démocratie, s'est imaginé qu'Henri V pouvait nous ramener les anciens jours de Versailles et de Louis XIV. Lacordaire, sous ce rapport, lui est bien supérieur. Ce n'est pas lui qui s'est mépris sur les tendances républicaines de la France moderne ! Le cardinal Pie n'en demeure pas moins, au point de vue de la pure doctrine catholique, un champion immortel et dont on ne saurait trop recommander la lecture.

Puis, sous son aile, et peut-être plus grand que lui encore, il faut nommer Monseigneur Gay, dont la science théologique est universelle et qui, dans les flammes débordantes de son style mystique, nous dévoile toutes les splendeurs scientifiques des dogmes chrétiens, comme autrefois le buisson ardent flamboyait, sans perdre une seule de ses feuilles vertes, dans le feu surnaturel dont Jéhova le pénétrait.

Le cardinal Pie et Monseigneur Gay suffisent à justifier l'Eglise catholique, devant l'aréopage le plus exigeant et ceux-là qui, parmi nous, diffèrent de ces grands hommes, sous le rapport politique, devront toujours s'inspirer de la rectitude scientifique de leur admirable théologie, pour harmoniser la doctrine de l'Eglise avec les besoins et les institutions démocratiques de ce XXe siècle, dont l'aube déjà blanchit l'horizon.

Puis, c'est le R. P. Monsabré dont l'*Exposition de la*

doctrine chrétienne est, peut-être, jusqu'à présent, la plus complète et la plus logiquement enchaînée qui ait honoré la langue française.

Puis, c'est Mgr. Bougaud qui, dans *son Christianisme et les temps présents* a mêlé les deux méthodes *objective et subjective* et heureusement démontré l'harmonie du cœur humain avec le christianisme et du christianisme avec le cœur humain.

Puis (car il faut finir) c'est l'éminent abbé Didiot qui, plus complet, plus profond, plus érudit, plus totalement homme de science qu'aucun des apologistes français, au XIXe siècle (je le dis avec assurance et en toute connaissance de cause), a commencé d'élever le monument théologique le plus vaste et le plus difficile que la langue française ait jamais vu surgir.

Quand je n'aurais écrit cette brochure, mon cher lecteur, que pour te prier et supplier de lire, de méditer, d'approfondir l'étonnante série de traités que je vais soigneusement t'indiquer tout à l'heure, j'aurais grandement mérité ta reconnaissance.

Je m'adresse à toi, surtout, qui aime les sciences expérimentales et leur méthode analytique : Eh bien ! suis mon conseil. Etudie de l'abbé Didiot : « *La Logique surnaturelle subjective ; la Logique surnaturelle objective ; la morale surnaturelle fondamentale ; la morale surnaturelle spéciale* » (1) et comme David, avec une fronde et quelques cailloux, tu pourras, sans émotion,

(1) Chez Lefort, imprimeur éditeur, à Lille, rue Charles de Muyssard, n° 24 et à Paris, chez Taffin-Lefort, rue des Saints-Pères, n° 30.

paraître devant ces Goliath de la Libre-Pensée qui s'appellent Renan et Réville, Reuss et Quinet, Michelet et Strauss, Auguste Comte et Hœckel. Tu apprendras, en effet, dans la puissante et belle œuvre de ce prêtre, aussi humble que docte, à quel point la foi chrétienne est scientifique et à quel point la science, sous toutes ses formes, aboutit à la foi chrétienne.

Et tu verras que le temps n'est pas éloigné, cher lecteur, où l'on passera pour un ignorant quand on osera prétendre que la doctrine du Christ n'est pas le soleil d'où partent et où convergent tous les rayons de lumière.

1122-07. — Imp. des Orph.-App., F. Blétit, 40, r. La Fontaine, Paris.

Frémont

La religion catholique;
peut-elle être une science?